

† AUGUSTE KOCH

La Murithienne a perdu en 1900, dans la personne d'Auguste Koch, son doyen d'âge et un de ses membres d'honneur.

A. Koch était né à Morges en 1819. Après avoir terminé le collège dans sa ville natale, il partit pour Lenzbourg, dont le château était occupé alors par un pensionnat de garçons ; le grand domaine adjacent était utilisé comme école d'agriculture et d'horticulture.

C'est là qu'il sentit se développer son goût pour la forêt et, en octobre 1839, il partit pour Giessen dans l'intention de suivre les cours donnés à la division forestière de l'Université bernoise. Il y entendit entr'autres célébrités, Ch. Heyer (Protection des forêts et botanique forestière) et l'illustre Liebig (Chimie expérimentale).

En 1841, il quittait Giessen avec un diplôme excellent qui mentionnait entr'autres le fait qu'il n'avait appartenu à aucune Société interdite : à cette époque troublée, ce n'était pas une petite recommandation ! Outre les cours spécialement forestiers, A. Koch eut l'occasion de se livrer à l'Université à des études plus générales, surtout dans les diverses branches des sciences naturelles.

Après avoir achevé son stage forestier à Eberstadt près Darmstadt, il complète ses études par un petit voyage en Allemagne, spécialement dans le Harz, puis il rentre au pays et se présente à Lausanne, en novembre 1841, à l'examen prescrit pour l'obtention du brevet cantonal de forestier.

Il subit avec succès cette épreuve et, le 29 juillet 1843, Koch était nommé inspecteur de l'arrondissement de Nyon, où il devait faire toute sa carrière de forestier. Il aurait pu remplir un poste plus élevé, — on le lui offrit même, mais il aimait trop la nature et la forêt, et redoutait le surcroît de be-

sogne administrative auquel il aurait dû se résigner. Il fut brusquement arraché à son arrondissement et à ses fonctions en 1886, année où on lui accorda sa retraite en alléguant son âge. Comme forestier, il était hautement apprécié et bien des forêts de son arrondissement témoignent aujourd'hui encore de son activité et de la justesse de son coup d'œil.

Il était trop observateur et il connaissait trop bien les vues et les moyens de la nature, pour se laisser entraîner par la mode du jour, aux coupes rases à outrance et au reboisement artificiel. Pour lui, l'idéal de l'art forestier consistait dans les coupes successives et la régénération naturelle ; il savait graduer et nuancer ses martelages suivant les conditions de station et de boisé, afin de mieux arriver à son but.

Sévère envers lui-même, Koch l'était également envers ses subordonnés et s'il les traitait avec bonté, il exigeait d'eux en revanche un service irréprochable ; le corps des gardes forestiers de son arrondissement était un corps d'élite et la présence à son ensevelissement, de plusieurs de ces anciens gardes, quinze ans après la cessation de ses fonctions officielles, montre combien il avait dû se faire aimer d'eux.

Au militaire il se montra officier distingué. Après avoir déboulé comme carabinier, il passa au Commissariat où il atteignit le grade de lieutenant-colonel et remplit les fonctions de Commissaire de division. Il prit part entr'autres à la campagne du Sonderbund et en décembre 1856 il fut envoyé à Bâle comme Commissaire fédéral.

Les loisirs que lui laissaient ses fonctions étaient partagés entre la chasse, la pêche, la botanique et les soins qu'il donnait à son jardin.

Chasseur habile, il connaissait à fond les mœurs et les habitudes du gibier et il aimait à observer les animaux — Souvent il allait au printemps, se placer à la lisière d'un bois pour voir sortir les lièvres au crépuscule ou s'amuser des évolutions de la bécasse. Un de ses beaux coups de fusil fut un gros chat sauvage, tiré devant son chien à la Dôle.

Durant bien des années il allait passer ses vacances au Lac Noir, dans le canton de Fribourg, où il trouvait quelques amis

avec lesquels il pêchait le brochet. Lorsque la petite société qu'il aimait à y trouver se fut dissipée et lorsque l'âge eut rendu son tir moins sûr, il se consacra de plus en plus à la botanique.

De tout temps, la botanique avait été son étude favorite. Son herbier très complet et très soigné, remontait à son temps d'études à Giessen ; il renfermait aussi quelques plantes récoltées dans le midi. Mais c'est la flore suisse qu'il étudiait plus spécialement et il y avait peu d'espèces qu'il n'eût vues et récoltées sur place dans les nombreuses excursions botaniques faites avec ses amis : Jean Muret, Thomas, Leresche, Rapin ou autres.

Peu à peu, ses courses botaniques se concentrent de plus en plus dans le Valais. Il aimait tout spécialement ce canton depuis l'époque où, encore enfant, ses parents l'avaient confié à Rapin qui y allait pour herboriser dans les environs de Zermatt, alors un petit village perdu dans les Alpes et où l'on avait peine à trouver un lit.

Chaque année, au printemps, Koch était pris d'une nostalgie du Valais et il partait pour Martigny afin de retrouver aux Folatères, « *Adonis vernalis* » et « *Anemone montana* » ou pour Sion afin de saluer à Tourbillon. « *Bulbocodium vernum* », « *Gagea saxatilis* » et toute la flore printanière.

L'amour de la nature le poussait beaucoup plus que la passion de collectionneur : il voulait voir ces fleurettes chez elles, puis il repartait content. Jamais il ne faisait de razzias dont il avait horreur ; toujours il cherchait à ménager l'espèce, à la conserver, même à la propager. S'il voyait dans un endroit fréquenté, une plante rare menacée d'extinction, il aimait à la ressemer dans le voisinage, sur un emplacement plus reculé et moins accessible. Il lui arrivait même ainsi parfois d'introduire par-ci par-là une espèce nouvelle, et il s'amusait en songeant à la joie d'un collectionneur futur, découvrant cette nouvelle station ou à l'embarras d'un savant, cherchant à expliquer l'origine de cette étrangère.

Une de ses grandes joies était la découverte par lui ou par un autre d'une nouvelle station pour une plante rare et lors-

qu'il eut vent d'une localité non indiquée par son fidèle « Guide Rion » et où devait se trouver le rarissime « *Dracopcephalum austriacum* » il n'eut pas de repos qu'il n'eût trouvé cette station et constaté de visu que les belles inflorescences bleues s'y trouvaient nombreuses et en sûreté relative, échelonnées dans les rochers.

Epris comme il l'était du Valais, de sa flore, de sa population, dont il admirait la vaillance dans la lutte pour l'existence, il se joignit de cœur et d'âme à la Murithienne dont il était un membre actif et zélé, assistant régulièrement aux séances, y prenant souvent la parole et participant aux excursions.

La création des jardins alpins l'intéressait beaucoup : depuis longtemps il avait acclimaté avec succès dans son jardin au bord du lac à Morges, toute une collection rare de plantes de Suisse et de l'étranger. La culture de son jardin était une de ses passions et il faisait tout lui-même. Dans ce jardin cultivé avec amour et où aucun pouce de terrain n'était perdu, la place d'honneur revenait à sa « rocaille » où croissaient les plantes des Alpes et qu'il entourait de soins spéciaux, leur ménageant l'ombre et la lumière, l'humidité et le sec, leur distribuant les sols et les terreaux qui leur convenaient, cherchant par des amas de neige à retarder l'époque de leur végétation au printemps, jusqu'après l'époque des gelées tardives. Il réussit ainsi à conserver pendant bien des années, souvent même à propager ces enfants délicats de la montagne valaisanne qu'il aimait tant. Il les connaissait toutes et avait sur chacune un souvenir ou une anecdote à raconter.

En 1898. Koch assista encore à la réunion de la Murithienne à Saas, mais la course l'avait fatigué et il ne pouvait plus s'éloigner du chemin pour herboriser sur les flancs de la montagne. Il abandonna la petite troupe et prit le train pour Zermatt. Il avait fait là sa première excursion en Valais : celle-ci devait être la dernière. Il en eut bien le sentiment au retour dans le train. A la descente, alors que le soleil venait de disparaître derrière les hauts sommets, il vit tout à coup se dresser devant ses yeux, le Balfrin doré par

le soleil couchant et l'émotion le saisit à l'idée que jamais plus il ne lui serait donné de parcourir ces hautes alpes qu'il avait tant aimées. « Adieu, beau Valais, s'écria-t-il en refoulant une larme, adieu, beau pays, brave population, chère Murithienne : vous que j'aimais tant, je ne vous verrai plus jamais ! »

Il ne s'était pas trompé ; ce devait être sa dernière grande course. Il assista encore à la réunion de Nant, mais il ne lui fut pas possible de prendre part à l'excursion.

Il lui restait encore à Morges, sa rocaille couverte de plantes alpines et, où il allait raviver le souvenir de ses excursions valaisannes ; mais cette jouissance même devait lui être enlevée. Les cinq derniers mois de sa vie, il les passa dans sa chambre, au second étage qu'il n'avait jamais voulu quitter, quelle que fût la fatigue qu'il éprouvât à y monter, à cause de la vue sur le lac et les Alpes dont il y jouissait. De son fauteuil, lorsque le temps était clair, il pouvait voir la pointe effilée du Weisshorn se dresser au dessus du Pas de Cheville et lui apporter ainsi un dernier message de son cher Valais.

Les souffrances ne furent pas longues ; jamais du reste la sérénité et le calme ne l'abandonnèrent un instant et il s'éteignit paisiblement le 10 mai, entouré jusqu'à sa mort des parents et des amis auxquels il avait durant sa vie donné tant de preuves de sa bonté et de son affection.

La Murithienne gardera pieusement le souvenir de celui qui fut un de ses membres les plus dévoués, un botaniste fervent, un ami convaincu du Valais et des Valaisans.

M.



